

12 Novembre
1932

LES JOURNAUX

Le cas de M. André Gide (*La Dépêche de Toulouse* du 16 septembre) — Jean Carrère au *Quotidien* latin (*Le Temps* du 7 octobre).

M. Camille Mauclair commente, dans la **Dépêche de Toulouse**, le dernier cabotinage de M. André Gide, qu'il considère, avec trop de générosité, comme un aboutissement fatal et logique :

Le soviétisme vient de faire une recrue importante et notoire en la personne de M. André Gide, qui lui a apporté son adhésion avec grand éclat. Il voudrait, déclare-t-il, crier très haut sa sympathie pour l'U. R. S. S., vivre assez pour voir la réussite de

son énorme effort, son succès qu'il souhaite de toute son âme et auquel il voudrait pouvoir travailler, voir ce que peut donner un Etat sans religion, une société sans cloisons : « car la religion et la famille sont les deux pires ennemis du progrès. »

Il ne s'agit point ici d'un avatar paradoxal, mais de l'aboutissement logique d'une courbe intellectuelle. Incontestablement, par sa vaste culture, son intelligence ductile, la rare qualité de sa langue. M. Gide était prédestiné à être un de nos écrivains de grande classe : mais, à vrai dire, sa pensée était peu française dès ses débuts hantés de Goethe et de Dostoïevsky. Et puis, ce jeune bourgeois riche a avoué avoir beaucoup souffert de la rigidité du milieu protestant où il était né. Il en a parlé avec ironie et colère, il a d'autant plus rêvé d'en secouer le joug qu'il l'avait profondément subi, et toutes les expériences spirituelles lui ont paru bonnes pour tâcher de s'en délivrer. Ainsi les pires blasphèmes du défroqué attestent-ils la persistance de la marque du froc, et les profanations d'hosties des sataniques impliquent-elles la croyance en ce qu'ils nient. Les esprits vraiment libérés d'une emprise ne l'exècrent même plus, ils se contentent de l'oublier. L'histoire de la vie de M. Gide, confessée dans tous ses livres depuis quarante ans, est celle d'un protestant révolté qui proteste contre le protestantisme avec ses propres procédés de dialectique, et n'en peut sortir. Probablement, pour son malheur, il subit l'influence littéraire et personnelle d'Oscar Wilde. De ce sophiste destiné à être abattu et racheté par une terrible infortune, il apprit à la fois le charme et l'orgueil de l'immoralisme et la valeur esthétique de l'homosexualité considérée comme le signe le plus évident du non-conformisme libérateur. Ce fut l'origine des théories de *Corydon*, ouvrage restreint mais décisif dans l'évolution de M. Gide.

Sa personnalité, son style, ses façons captieuses et retorses de prêcher le doute et de vanter les fécondités de l'inquiétude, lui attirèrent des disciples. Il devint peu à peu non un animateur, mais un séduisant émetteur d'idées-poisons, tout en gardant les apparences d'un romantisme lyrique et vague. Un certain public raffola de ses arguties, de ses homélies que relevait une pointe de diabolisme prudent, hésitant, dissimulé. Sa fortune, son tour d'esprit lui permettaient d'éviter les besognes auxquelles sont condamnés tant de talents. Au-dessus des obstacles de la carrière, il en dédaigna aussi les honneurs. S'il a été gratifié de la médaille goethienne par le président du Reich, le rouge ruban français n'eut aucun attrait pour M. Gide. Aussi bien est-il sincère en cette attitude d'indépendance : sa passion est de troubler les